

Lettres étrangères

## *Le printemps d'Athènes*

Le dernier roman de Stratis Tsirkas

# A

toutes les saisons de l'espoir perdu en Europe – printemps de Prague, mois de mai 1968, hiver de Varsovie – il faut désormais ajouter le printemps d'Athènes 1965. Les élections grecques de l'automne dernier contribueront peut-être à effacer le souvenir de ces jours pénibles, mais ce livre les restitue avec une telle intensité et une telle vérité qu'il leur redonne une nouvelle actualité. Toute l'action du roman se situe, en effet, du 4 au 23 juillet 1965 à Athènes lorsque Georges Papandréou, leader de l'Union du centre et vainqueur des récentes élections avec 53 % des suffrages, doit affronter les intrigues de palais et les manœuvres ouvertes de la droite qui cherche à l'évincer du pouvoir sans violer la Constitution. Et comment ? Tout simplement en achetant au prix fort les voix de cinquante et un députés centristes, dont le vote surprise permettra à la majorité de conquérir la Chambre. Ce n'est ni une fable, ni une plaisanterie : ces hommes ont existé, toute la Grèce les connaît et connaît même le coût – en francs suisses – de leur apostasie. On les surnomme d'ailleurs depuis ce temps, les apostats.

Mais Papandréou résiste aux dictats du palais, le peuple le soutient, les manifestations se succèdent jour après jour dans les rues, la ville entière est en ébullition jusqu'au jour de juillet où un étudiant sera tué par la police au cours d'une échauffourée : il se nommait Sotiris Pétroulas. Comme Jean Palach (mais qui s'en souvient encore aujourd'hui ?), comme Pierre Overney (mais qui s'en souvient encore aujourd'hui ?), Sotiris Pétroulas est devenu le symbole d'une jeunesse stupidement sacrifiée, la victime expiatoire et exemplaire des violences de la droite. Mais, de lui, je ne dirai pas : qui s'en souvient encore aujourd'hui ? car ce livre, justement, lui est implicitement dédié. Au point que, pastichant un célèbre poème d'Elytis, on pourrait sous-titrer ce roman : « Ode funèbre pour un étudiant tombé contre l'Apostasie ».

Sur le fond bleu attique, s'entremêlent les manifestations de rues, les complots, les bars louches, la fièvre des jours, les marchandages de la C.I.A., et l'espoir intact en la victoire de la gauche, se détachent trois personnages essentiels qui, de toute évidence, retiennent la tendresse, l'expérience et toute l'attention de l'auteur : Andréas, militant revenu après dix-huit années d'exil dans les pays socialistes et qui doit se réadapter à cette Grèce nouvelle, devenue si différente et turbulente en son absence : Flora, la belle étrangère, possédée, sensuelle, exigeante, imprévisible, toujours désirante et désirée, mêlée à tous mais solitaire en tous ; Mathilda, enfin, une militante de la nouvelle génération, qui déconcerte Andréas au début par sa lucidité, ses exigences, son refus des dogmes, Mathilda, belle comme un avenir aux yeux bruns, comme une Histoire aux désirs intacts, comme une Utopie vivante et chaude contre soi.

## Les eaux troubles de l'histoire

Dans le récit de ces jours de fièvre historique et des rencontres – nouées et dénouées, essentielles ou hasardeuses – de ces trois personnages, on retrouve le don particulier de Tsirkas pour mener de front l'itinéraire intime des êtres et les méandres déconcertants de toute histoire. En fait, ce livre est autant une ode funèbre et émouvante à Sotiris Pétroulas qu'une narration d'amour entre trois êtres fondamentalement différents mais fondamentalement rapprochés par le présent qu'ils vivent. Où commence, où finit en chacun cette part essentielle qui lui permet d'échapper aux dictats absurdes des partis, aux décrets des conciles et congrès en tout genre, aux dogmes d'une histoire fabriquée par des phrases et des langues de bois, et lui permet en même temps de retrouver ce qui le lie viscéralement, sensuellement, sexuellement, aux profondeurs des êtres et de l'histoire réelle ?

C'est en cette frontière si bien délimitée par l'écriture de l'auteur, et si bien rendue par la traduction, que se situe le génie propre de Tsirkas. Une écriture qui suit précisément le labyrinthe hésitant des événements et des pensées pour s'en détacher quand il faut accéder à la réflexion, à la pause hors du temps fragile – mais impérieux – des rues et des slogans. Une écriture qui s'incarne tour à tour à la première, à la deuxième, à la troisième personne, une écriture volontairement disparate, fragmentée comme l'est l'engagement de ceux qui veulent servir et libérer les autres sans pour autant devenir eux-mêmes les esclaves des commissaires et des cyniques.

Peut-on prétendre aider ou libérer les autres si l'on est resté soi-même, dans sa vie intime, ses sentiments, ses actes quotidiens, un esclave, même conscient, même repentant ? Cette question est sous-jacente en maints passages de ce livre où les personnages vivent dans l'histoire comme des poissons dans l'eau mais des poissons qui y frôleraient à tout instant l'asphyxie. Car l'eau de l'histoire est trouble, irrespirable en ces jours de juillet, en ces heures d'apostasie. Elle n'apparaît parente et claire qu'au cœur de ces trois êtres, si miraculeusement réunis et séparés sans cesse. Eux au moins, qu'ils soient militant ou don Juan, étudiante ou putain de luxe, ont su garder intact en eux une honnêteté, une lucidité et une intensité qui leur permettent de ne pas perdre pied tout à fait dans l'abîme où s'engloutit la Grèce.

Après la lecture de ce livre, on ne peut que déplorer davantage la disparition de l'auteur, mort en janvier 1980. Peut-être eût-il retrouvé aujourd'hui de meilleures raisons d'espérer. Le printemps de Stratis Tsirkas est doublement un printemps perdu.

JACQUES LACARRIÈRE

PRINTEMPS PERDU, de Stratis Tsirkas. Traduit du grec par Laurence d'Alauzier. Préface de Pierre Fridas. Seuil, 250 pages, 59 F.

Signalons, du même auteur, la réédition au Seuil, dans la collection « Points-Romans » de son chef-d'œuvre : « Cités à la dérive ».